

AUTOUR DU NATIONALISME POLITIQUE ET CULTUREL ET DE LA CHANCHADA EN TANT QUE GENRE

Dans ce chapitre, nous nous consacrerons au genre de film constitué de comédies et de comédies musicales ou *musicarnavalesques* connus sous le nom de *chanchadas*. Nous allons analyser les divers types de comédies et de comiques utilisés dans ces films, ainsi que la fonction qu'y occupe le rire. Dans la première partie, nous allons examiner le contexte sociopolitique et notamment les formes de nationalisme présentes au Brésil à l'époque, afin de vérifier l'influence qu'ils ont pu avoir sur les films. Ces films ayant représenté la culture populaire comme un symbole de l'authenticité brésilienne, nous allons faire un bref historique des discussions autour de la définition du caractère national à partir de la quête d'une authenticité nationale au sein de la communauté intellectuelle brésilienne. Ensuite, nous nous pencherons sur le contenu de ces films, sur ce qui les constitue et les caractérise, y compris les principales sources d'influence directes et indirectes.

Dans le troisième chapitre, nous analyserons la représentation de la culture populaire au sein de ces films. Nous démontrerons comment ces films construisent la culture populaire comme une vision du monde et une idéologie des classes subalternes et comment, en *carnavalisant* de manière quasiment utopique leurs intrigues, ils mettent le monde à l'envers et créent un monde diégétique en quasi opposition avec la réalité ; un monde qui est à la fois ambivalent et ambigu dans son mélange de conformisme et de résistance aux idéologies dominantes de l'époque. Souvent considérés comme aliénés, nous démontrerons aussi que ces films sont en réalité plus critiques qu'il n'y paraissait.

Finalement, nous démontrerons que la culture des classes subalternes a été construite dans ces films avec le propos de la définir comme le modèle identitaire idéal du cinéma brésilien. Un cinéma simple, dont la forme pouvait être empruntée à n'importe quelle autre cinématographie étrangère, à la condition que le contenu fût essentiellement brésilien.

2.1- Le nationalisme¹³⁸ des années 1950

Les années 1950 furent une décennie complexe et riche en événements qui ont marqué et changé l'univers social, politique et culturel du pays, apportant un peu plus d'éclaircissement aux notions

¹³⁸ Nous allons analyser ici les origines du nationalisme brésilien et son application au début des années 1950 ; un nationalisme plus économique et, avant tout, de valorisation de l'élément national sans véritable opposition à l'élément considéré comme étranger. Dans la partie suivante, nous analyserons le nationalisme de la deuxième partie de la même décennie et du début des années 1960, plus politique et en franche opposition à l'étranger.

de « conscience nationale », « aspirations nationales », « culture brésilienne » et « culture nationale »¹³⁹. Des idées déjà en marche depuis quelques années et qui y ont trouvé un terrain favorable et ont pu se développer. Ainsi, au début des années 1950, surtout après la décision de Getúlio Vargas de participer à l'élection présidentielle et sa campagne fondée sur une sorte de nationalisme économique d'opposition aux économies étrangères, le mot nationalisme faisait partie de tous les débats. Comme l'a affirmé Hélio Jaguaribe, un important intellectuel de l'époque, « Explicitement ou implicitement, le nationalisme constitue la plus importante ligne de division de tous les débats qui s'engagent au Congrès, dans la presse et au sein même du gouvernement et de l'administration. Les tendances qui le représentent ou qui le soutiennent dépassent les divisions entre les partis, la distinction entre les groupes du gouvernement et de l'opposition et même des conflits de classe¹⁴⁰ ».

En fait, ce supposé pacte social prôné par les nationalistes pendant les années 1950 était le résultat d'une envie de plus en plus grandissante d'autonomie du pays face aux grandes puissances et d'une croissance économique qui a permis l'émergence d'un nouveau profil sociopolitique de la société brésilienne. Une croissance économique qui était le corollaire de l'accélération de l'industrialisation qui a entraîné l'affirmation de la bourgeoisie industrielle, de la classe moyenne urbaine, de la classe ouvrière et qui a déterminé une nouvelle direction pour la politique extérieure du pays.

Avec l'augmentation de la participation populaire et l'accroissement des conflits sociaux en conséquence des contradictions internes, qui contrariait le supposé pacte social interclasses, Vargas, en quête d'apaisement social et de développement du pays, n'a eu d'autre solution que de rétablir le projet nationaliste de développement industriel fondé sur le remplacement des importations et l'accroissement de l'industrie de base en collaboration avec les États-Unis, en échange de son soutien à la politique américaine durant la guerre froide. Un projet dont l'échec causé par la victoire d'Eisenhower, le candidat républicain à l'élection de 1953, n'a fait qu'accroître le niveau du nationalisme. Ainsi, ce projet politico-nationaliste, dont l'objectif n'était autre que « l'obtention de l'unité intérieure nécessaire au projet industrialisant ('rendant possible l'union capital-travail') et vidé de contenu anti-impérialiste, a fini par être galvanisé par la participation populaire qui grandissait dans le milieu urbain¹⁴¹ » et dont la campagne pour la nationalisation du pétrole et le

¹³⁹ MOTA, Carlos Guilherme. *Ideologia da cultura brasileira : pontos de partida para uma revisão histórica (1933-1974)*. 3e ed. São Paulo : Atica, 1977. p. 156.

¹⁴⁰ JAGUARIBE, Hélio. *O nacionalismo na atualidade brasileira*. Rio de Janeiro : MEC, ISEB, 1958. p. 11.

¹⁴¹ VIZENTINI, Paulo G. Fagundes. « Do nacional-desenvolvimentismo à Política Externa independente ». In : *O tempo da experiência democrática : da democratização de 1945 ao golpe civil-militar de 1964*. FERREIRA, Jorge e DELGADO, Lucília de Almeida Neves (orgs). Rio de Janeiro : Civilização Brasileira, 2011. p. 203-204. Vol 3 de *O Brasil Republicano*.

suicide de Vargas en furent l'apogée¹⁴². Au début des années 1950, le nationalisme devient la principale arme de propagande du populisme.

Néanmoins, cette discussion sur le nationalisme, du moins dans sa forme économique, était apparue pour la première fois dans le scénario politique brésilien à partir de la Révolution de 1930, notamment après l'implantation de la dictature de l'État Nouveau en 1937. À partir de cette période, le thème du nationalisme est devenu monnaie courante dans les secteurs progressistes, chez les intellectuels et dans la bourgeoisie industrielle, abandonnée pendant l'ancienne république en faveur des barons du café. Rappelons que le PCB, principal revendicateur et propagateur d'un nationalisme plus intensif, n'a été fondé qu'en 1922. Avant les années 1930, il n'y avait presque pas de distinction entre les entreprises nationales et étrangères, comme nous l'explique Hélió Jaguaribe :

« Dans le cadre du semi-colonialisme et du sous-développement du Brésil d'avant 1930, les classes dirigeantes étaient commandées par la logique dictée par notre hétéronomie et notre capacité exogène. Et le peuple brésilien constituait, de façon prédominante, par la main-d'œuvre, initialement esclave et, ensuite, sujette à un statut de quasi servitude de la glèbe, destinée à produire les articles avec lesquels nous contribuons au ravitaillement du marché nord-américain et européen. La logique de notre économie imposait aux classes dirigeantes une vision du monde centrée, non pas sur le Brésil, simple instrument au service des économies industrielles, mais sur ces dernières, auxquelles se destinait notre production et desquelles provenaient autant les biens de consommation réclamés par ces classes que les idées qui les nourrissaient. Et les masses travailleuses, privées de conscience propre et des moyens de les acquérir, ne disposaient pas, non plus, des conditions pour revendiquer la défense de leurs intérêts, déterminés par un régime productif allocentrique, dont les prix étaient fixés de l'extérieur par les marchés acheteurs¹⁴³»¹⁴⁴.

Ce sont les Constitutions de 1934 et de 1937 qui commencèrent à imposer certaines limites à l'expansion des entreprises étrangères en créant les premières législations favorables à la nationalisation progressive de ces entreprises, notamment celles actives dans les secteurs des ressources minérales, hydroélectriques et des communications, mais aussi des banques et des compagnies d'assurance. Dans un discours de 1942, Estillac Leal, encore colonel à l'époque, affirmait que :

¹⁴² Outre le projet qui a permis la création de la Petrobras, les constantes augmentations du prix du café et les mesures visant à équilibrer la balance de paiements énervèrent les américains. Concernant le café, leur Sénat a même ouvert une enquête afin de vérifier les raisons du prix élevé du produit. En 1952, un décret a déterminé que seulement 10 % des profits pourraient être envoyés à l'étranger.

¹⁴³ JAGUARIBE, Hélió. Op. cit. p.32-33.

¹⁴⁴ Nous pouvons remarquer dans la dernière partie de la citation, de façon encore très sommaire, les prémisses d'une idée qui a eu une énorme influence sur les jeunes intellectuels de la fin des années 1950 et du début des années 1960, notamment sur les cinémanovistes, et d'une autre, implicite, qui en est le corollaire : l'aliénation - l'idée d'un peuple aliéné qui doit être protégé et sauvé – et le paternalisme de l'intellectuel rédempteur.

« il n'est pas possible que nous voulions laisser à autrui ce qui reviendrait essentiellement à nous, ce qui est notre devoir primordial et qu'il n'y a que nous qui pouvons l'exercer avec amour, avec les vues tournées seulement vers nos intérêts fondamentaux... L'œuvre de libération économique des nations et de sa défense ne pourront avoir lieu que sous l'impulsion vigoureuse, énergique, persévérante, des nationaux¹⁴⁵».

Ce nationalisme économique ne s'opposait pas aux pays étrangers. Cependant, même si les mesures approuvées ne repoussaient pas totalement les capitaux étrangers, à condition que les entreprises eussent au moins 60 pour cent de leur capital sous contrôle national, elles ont permis une augmentation considérable du nombre d'entreprises brésiliennes. Pragmatique, cette première vague de nationalisation visait surtout à contrôler certains secteurs considérés comme essentiels et a consacré une pratique ou une forme de nationalisme connue sous le nom de « desenvolvimentista » (« développementiste »).

Ainsi, nous avons vu la nationalisation de plusieurs compagnies de transport maritime ainsi que des ports qui étaient contrôlés par des entreprises étrangères jouissant de quelques privilèges. Les banques et assurances étaient aussi visées. La Charte de 1937 affirmait, à son article 145, que seules pourront fonctionner au Brésil les banques de dépôts et les entreprises d'assurance ayant des Brésiliens comme actionnaires ». Néanmoins, les entreprises existantes ne respectant pas cet article pouvaient continuer à fonctionner normalement, car cette loi n'était valable que pour les nouvelles entreprises.

A partir de 1941, autant les compagnies d'assurance que les banques de dépôts furent interdites aux étrangers. Même si le contrôle des eaux et la nationalisation de l'énergie électrique - contraire aux intérêts des compagnies étrangères qui en contrôlaient l'approvisionnement - furent imposés par la Constitution de 1934, ce n'est qu'en 1939 qu'a été créé le Conseil National des Eaux et de l'Énergie, constitué par cinq membres choisis par le président et qui ne pouvaient avoir aucune relation, directe ou indirecte, avec des entreprises liées à la « production, transmission, distribution ou vente d'énergie électrique¹⁴⁶». Le Conseil contrôlait le prix du kilowatt et a interdit son augmentation, ce qui a provoqué un boycott des entreprises décidant de ne pas accroître ni d'améliorer leurs services de façon à pouvoir satisfaire la demande croissante en raison du processus d'industrialisation et de l'augmentation de la population urbaine, occasionnant ainsi un « déficit qui porte préjudice à l'économie du pays, sensible surtout dans l'après-guerre¹⁴⁷».

¹⁴⁵ Discours prononcé par le colonel Estillac Leal à l'École de l'État Major de l'Armée au nom de la classe diplômée en 1942. p. 14-15. Apud : CARONE, Edgar. *O Estado Novo (1937-1945)*. Rio de Janeiro : Difel, 1976. p. 72-3.

¹⁴⁶ Idem. p. 77.

¹⁴⁷ Idem. p. 78.

Dans la décennie de 1940, le Brésil a enfin vu aboutir son projet de créer une grande compagnie sidérurgique, d'être le propriétaire des exploitations minières et le seul responsable de l'exportation des minéraux. En échange de la participation du Brésil à la Deuxième Guerre Mondiale aux côtés des Alliés, l'Angleterre et les États-Unis cédèrent au Brésil la propriété de l'Itabira Iron, l'entreprise qui s'occupait de la principale mine de fer brésilienne. Cette participation auprès des Alliés a aussi permis au Brésil de récupérer les mines qui appartenaient aux Allemands. En 1942, a été créée l'entreprise Compagnie Vale do Rio Doce, qui est devenue responsable de l'exportation des minéraux de fer. La compagnie, qui fut privatisée en 1997 pendant le premier mandat du président Fernando Henrique Cardoso, est la plus grande compagnie minière de l'Amérique latine et l'une des plus grandes au monde.

Commandée par les élites dirigeantes de l'époque, un mélange hétéroclite des lieutenants du « tenentismo », la gauche de l'époque, avec les secteurs oligarchiques, dont le pouvoir avait été réduit mais pas totalement évincé par la révolution, ce « nationalisme pragmatique¹⁴⁸ », plutôt réformiste et uniquement dans un sens restrictif, n'interdisait pas, comme on vient de le constater, la participation étrangère à condition qu'elle fût minoritaire. Il n'y avait pas d'aversion systématique ou d'hostilité gratuite envers les étrangers et leurs entreprises. Il s'agissait surtout et avant tout de la valorisation du national, qui devait primer sur les intérêts étrangers, lesquels devaient se soumettre et servir les intérêts nationaux.

De cette façon, ce nationalisme, qui n'était qu'une des deux formes de nationalisme du début des années 1950, ne s'opposait que partiellement à la position des libéraux. Le libéralisme, en vogue au Brésil surtout depuis la victoire du général Eurico Gaspar Dutra à l'élection présidentielle de 1945, était amplement favorable à la participation des capitaux étrangers en même temps qu'ils défendaient une participation minimale de l'État dans les affaires économiques du pays. Cette posture cosmopolite était considérée par les nationalistes radicaux comme « entreguista¹⁴⁹ » et adversaire du « véritable » nationalisme.

Les nationalistes plus radicaux s'opposaient fondamentalement aux libéraux, considérés comme « entreguistas », mais aussi aux nationalistes-« développementistes », car ils n'admettaient point la participation des capitaux étrangers, considérés comme un capital de spoliation et grand responsable du sous-développement du pays. Cette tendance était défendue majoritairement par les communistes et leurs sympathisants qui, dans les années 1950, suivant le durcissement venant de

¹⁴⁸ FAUSTO, Boris. *Getúlio Vargas : o poder e o sorriso*. São Paulo : Companhia das Letras, 2006. p. 176.

¹⁴⁹ Le mot provient du terme « entreguismo » qui vient du verbe « entregar » (remettre, livrer, donner) et signifie « précepte, mentalité ou pratique politico-idéologique de céder les ressources naturelles de la nation à l'exploitation par d'autres pays, entités, entreprises etc. de capital international ». HOUAISS, Antonio et VILLAR, Mauro de Salles. *Dicionário Houaiss da língua portuguesa*. Rio de Janeiro : Objetiva, 2001.

Moscou en raison de la guerre froide, avaient adopté une posture radicalement anti-impérialiste, anti-américaine.

Quoi qu'il en soit, il y avait plus de points de convergence entre ces trois formes de développement que l'on pourrait le penser. Le brésilieniste américain Thomas Skidmore pense que la division tripartite, de même que leurs définitions, était plutôt une affaire de journalistes et d'écrivains. Pour lui, un «même individu, ou secteur économique, pouvait emprunter le langage de n'importe laquelle ou de plus d'une seule des trois, sans se compromettre avec la formule complète. Cependant, il était possible d'identifier les tendances prédominantes, selon les termes de ces formules, au sein de chacun des grands partis¹⁵⁰». Les divergences entre les nationalistes radicaux et les populistes étaient dues principalement au fait que les premiers refusaient le statut d'idéologie aux populistes¹⁵¹, comme le note le scientifique politique brésilien Francisco Weffort, pour qui :

« opposer deux formes idéologiques comme le faisaient les idéologues nationalistes – d'un côté une politique non-idéologique appuyée sur des intérêts mineurs et, de l'autre, une politique de principes appuyés sur des intérêts généraux du peuple – signifierait simplement ne pas comprendre qu'intérêts et principes se permutent l'un dans l'autre. Cela signifierait aussi obscurcir le fait que le nationalisme a souvent proposé comme théorie pour la gauche brésilienne les mêmes idées confuses que les populistes proposaient aux masses dans la démagogie des grands meetings¹⁵²».

Selon Weffort, les différences fondamentales entre les nationalismes populistes et radicaux concernaient plutôt leur origine. Si le populisme, spontané, naissait dans les grandes villes et était la conséquence directe du processus d'urbanisation, de l'émergence des masses urbaines et de leur rêve d'incorporation au régime, le nationalisme, non moins spontané mais plus idéologique, naissait au sein de l'État, ou en association directe avec lui, et défendait l'intérêt du peuple de façon plus globale¹⁵³.

C'est aussi l'avis d'Hélio Jaguaribe, l'un des fondateurs de l'Iseb¹⁵⁴ (une espèce de *think tank* et principal laboratoire d'idées de l'époque), pour qui le concept de nationalisme était très abstrait, très peu théorisé à l'époque et rendait possible l'association hétéroclite entre l'extrême droite fasciste et les communistes. Pour lui, étant donné l'émergence des changements dans la société, la pratique aurait anticipé la théorie et se résumait à une opposition simpliste aux idées libérales. Ainsi, les

¹⁵⁰ SKIDMORE, Thomas. *Brasil : de Getúlio a Castelo*. 5e ed. Traduit de l'anglais par Ismênia Tunes Dantas. Rio de Janeiro : Paz e Terra, 1976. p. 121.

¹⁵¹ Ceci est très important pour comprendre le rejet des *chanchadas* (d'influence populiste) par les membres du cinéma novo (d'influence marxiste).

¹⁵² WEFFORT, Francisco. *O populismo na política brasileira*. Rio de Janeiro, Paz e Terra, 2003. p. 38.

¹⁵³ Idem., p. 41-42.

¹⁵⁴ Nous aurons l'occasion de revenir abondamment sur la création et l'influence de l'Iseb (Institut Supérieur d'Études Brésiliens) dans la deuxième partie.

nationalistes se manifestaient par opposition aux « entreguistas » et se voyaient simplement comme ceux « qui ne veulent pas remettre au contrôle étranger les richesses naturelles du pays, ou qui refusent d'accepter l'interférence des puissances et des groupes allogènes dans la détermination de l'économie brésilienne¹⁵⁵», ce qui, à notre avis et contrairement à celui du scientifique politique brésilien, n'était pas insignifiant dans un pays peu habitué à ce genre de discussion. Il critiquait le fait d'élaborer une idée par simple négation d'une autre, sans qu'une idée originale et personnelle soit instituée et affirmée. Il ne voyait pas l'importance que cette opposition - expression malgré tout d'une idée même si elle n'était pas théorisée - avait pour le pays, la force de résistance et d'idéologie qu'elle pouvait incarner ponctuellement. En fait, il semble surtout condamner le manque d'idéologie des nationalistes modérés. Rappelons que le livre de Jaguaribe a été écrit en 1958, pendant le gouvernement de Juscelino Kubitschek, lorsque le nationalisme fut érigé en idéologie anti-impérialiste par les idéologues de l'ISEB, en même temps que le président ouvrait largement, au nom du progrès, les portes du pays aux capitaux étrangers.

Jaguaribe voit le nationalisme comme un phénomène historico-social qui, loin de l'apparente gratuité qu'il semble avoir, serait le fruit d'une maturité politique et la conséquence d'un moment qui a vu l'émergence du Brésil comme Nation. Pour lui, « Les mouvements nationalistes ne se constituent et n'exigent, comme dans le cas brésilien, de formulation adéquate que lorsqu'apparaissent les conditions qui érigent en Nation une communauté déterminée¹⁵⁶», nationalement intégrée. Plus loin dans ce même texte, relevant l'importance du moment et réaffirmant le nationalisme comme un phénomène historico-social, il avance que « la tendance nationaliste est une exigence qui découle du fait que quelqu'un se retrouve objectivement solidaire du processus de configuration et du développement d'une nationalité¹⁵⁷». Ainsi, si le nationalisme succédait à l'idée de nation, il lui servirait, *a posteriori*, de fondateur, d'unificateur et de préservateur.

Comme nous venons de le voir, le nationalisme brésilien, produit du moment historique survenu avec la Révolution de 1930 et des changements politiques et sociaux proposés par ces nouvelles forces, serait étroitement lié à l'organisation du pays en nation et à l'envie de développement avec la participation de toutes les classes sociales, au détriment des volontés personnelles. De cette façon, le concept de nationalisme, construit par les hommes selon les subjectivités et les époques, serait en

¹⁵⁵ JAGUARIBE, Hélio. Op. cit. p. 12.

¹⁵⁶ Idem. p. 17.

¹⁵⁷ Ibidem. p. 17.

même temps l'inventeur et le corollaire de la notion de Nation comprise ici comme « une communauté politique imaginaire, et imaginée comme intrinsèquement limitée et souveraine¹⁵⁸ ».

Mais cette notion d'une nation « conçue comme une camaraderie profonde, horizontale¹⁵⁹ », où, outre les inégalités et les divergences existantes, devrait, selon Jean-Jacques Rousseau, prévaloir le droit de la majorité, n'était évidemment qu'un idéal. Ainsi, au début des années 1950, compte tenu des divergences au sein des militaires concernant la participation du Brésil à la Guerre de Corée et le vote de la loi de la création de la Petrobras visant le monopole du pétrole, les combats entre les nationalistes et les libéraux et même entre les nationalistes de tendances différentes se sont aiguisés et les clivages entre les diverses positions et classes se sont faits plus nets, prouvant que le pays était loin d'une unité formée autour d'un projet de nationalisme.

Avant de poursuivre l'histoire des débats entre les nationalistes et les libéraux, voyons comme se présentait l'échiquier politique lors de la victoire de Getúlio Vargas en octobre 1950. Après sa destitution en 1945, Vargas se présente au Sénat et au Congrès dans plusieurs états et pour deux partis, le PSD (Parti Social Démocratique) et le PTB (« Parti Travailleuse Brésilien), qui avaient tous les deux été créés en 1945 et étaient les bras politiques du « getulisme ». Le PSD rassemblait les bureaucrates et les hommes politiques plus traditionalistes et conservateurs qui avaient soutenu le gouvernement Vargas durant l'État Nouveau et en avaient tiré profit, ainsi que quelques grands banquiers et propriétaires fonciers, tous réfractaires aux réformes plus radicales. Le PTB était lié aux travailleurs urbains favorisés par les politiques sociales instituées par Vargas. Elu avec presque 40 % des votes qui ont élu le président Dutra, Vargas garde son poste de sénateur du PSD pour le Rio Grande do Sul, mais travaille pour l'organisation du PTB.

En 1950, il est élu président grâce à une alliance entre le PTB et le PSP (Parti Social Progressiste), un parti de São Paulo créé par le leader populiste Adhemar de Barros, avec 48,7 % des votes, dont une grande partie obtenue dans les grands centres urbains. En deuxième place, avec 29,7 %, le brigadier Eduardo Gomes, candidat des libéraux et des « anti-getulistas », et en troisième place, avec 21,5 %, Cristiano Machado, le candidat du PSD, qui fut abandonné par une grande partie de ses coreligionnaires, lesquels ont préféré voter pour Vargas.

Le président n'ayant pas obtenu la majorité absolue, les libéraux essayèrent d'empêcher sa prise de pouvoir en s'appuyant sur une interprétation largement subjective d'un article de la Constitution de 1946 qui prévoyait la majorité absolue. Carlos Lacerda, l'impitoyable adversaire de Vargas et principal représentant des libéraux, avait affirmé un peu avant l'élection que « Monsieur Getúlio

¹⁵⁸ ANDERSON, Benedict. *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. Trad. de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat. Paris : La Découverte, 2002 (La Découverte Poche ; 123. Sciences humaines et sociales). p. 19.

¹⁵⁹ Idem.. p. 21.

Vargas, sénateur, ne doit pas être candidat à la Présidence. Candidat, il ne doit pas être élu. Élu, il ne doit pas prendre possession. La possession prise, nous devons recourir à la révolution afin de l'empêcher de gouverner¹⁶⁰».

Pendant son gouvernement de presque quatre ans, Vargas a dû faire face à l'inexorable opposition des libéraux, des classes moyennes lettrées et même d'une large partie des nationalistes radicaux, notamment des communistes, qui avaient été poussés à la clandestinité par le président antérieur. Cette aversion des libéraux envers un gouvernement populiste était à la fois une forme de peur mais aussi de reconnaissance des classes ouvrières qui, avec l'urbanisation et le développement des grandes villes dans les années 1950, étaient devenues l'acteur principal des enjeux politiques. L'émergence des masses populaires, la peur qu'elles soient finalement organisées et arrivent au pouvoir par le biais des leaders populistes, était pour beaucoup dans l'amertume des vaincus des élections de 1950. Depuis l'élection de 1945, la première à avoir témoigné d'une mobilisation populaire autour d'une élection, les libéraux, nostalgiques de la vieille république, ont attribué la responsabilité de leurs échecs à l'existence du vote secret qui transférait la subornation individuelle « vers les groupes, les classes, les systèmes d'intérêt¹⁶¹».

Donnant suite à l'amertume des libéraux face à une masse qui osait manifester son opinion par le vote et s'opposer à leur projet de Brésil, en décembre 1950, deux mois après la victoire de Vargas, la revue Anhembi - créée par l'élite lettrée de São Paulo avec pour finalité de dicter une ligne de conduite que le Brésil devrait suivre sous la direction de cette même élite – publiait, dans son premier numéro, un éditorial plein de rancunes, d'élitismes et de préjugés qui ne dissimulait pas l'horreur que les élites avaient des pauvres. Selon le texte,

« le 3 octobre, à Rio de Janeiro, c'était un demi-million de misérables, d'analphabètes, de mendiants affamés et déguenillés, d'esprits refoulés et justement meurtris, des individus qui sont devenus par l'abandon des hommes ignorants, mauvais et vindicatifs, qui sont descendus des collines [les favelas] animés par la chanson de la démagogie hurlée des fenêtres et des automobiles, pour voter pour l'unique espoir qui leur restait : celui qui se proclamait le père des pauvres, le messie-charlatan...¹⁶²».

Depuis la révolution de 1930, qui a mis fin à la politique du café au lait et à l'hégémonie politique de l'état, les *paulistas* (les natifs de l'état de São Paulo), notamment l'élite *paulistana* (les natifs de

¹⁶⁰ FAUSTO, Boris. *Getúlio Vargas : o poder e o sorriso*. São Paulo : Companhia das Letras, 2006. p. 166.

¹⁶¹ AMARAL, Rubens. O Estado de São Paulo, 8 de dezembro de 1945. Apud : WEFFORT, Francisco. *O populismo na política brasileira*. 5e ed. São Paulo : Paz e Terra, 2003. p. 21.

¹⁶² *Anhembi*, São Paulo, déc 1950. Apud : WEFFORT, Francisco. *O populismo na política brasileira*. Rio de Janeiro, Paz e Terra, 2003. p. 21.

la *ville* de São Paulo), ne supportaient pas le président Getúlio Vargas et encore moins son nationalisme à tendance populiste.

Ainsi, devant faire face à une croissante et virulente opposition, qui incluait les principaux groupes de communication de l'époque, Vargas s'évertuait à se maintenir au pouvoir en essayant de séduire, à tour de rôle, tous les principaux acteurs de l'échiquier politique du moment, en proposant des projets de loi ou en approuvant des mesures qui pouvaient satisfaire les besoins politiques et/ou sociaux plus immédiats des uns et des autres, transformant le gouvernement et ses politiques économiques en un véritable jeu de balançoire, en échange de soutien politique. Dans ce jeu périlleux et invraisemblable, qui rendait les mesures politiques instables et volatiles, même l'UDN (l'Union Démocratique Nationale), parti antipopuliste et anticommuniste par excellence qui abritait ses principaux opposants et presque tous les libéraux brésiliens, fut courtisée, mais elle a refusé de participer au gouvernement.

Les « udenistes » se considéraient comme des libéraux décomplexés et, de ce fait, réfractaires à toute forme d'intervention du gouvernement dans l'économie, raison pour laquelle ils détestaient ouvertement autant les populistes que les communistes. Ils furent les principaux instigateurs de la destitution de Vargas en 1945 et de son suicide en 1954, ainsi que de la mise en clandestinité du PCB (Parti Communiste Brésilien) en 1947. Opposants des nationalistes, ils constituaient le principal groupe d'« entreguistas » ou cosmopolites, car « ils ne donnaient pas autant de priorité à l'industrialisation et soutenaient que le progrès du pays dépendait du combat rigoureux contre l'inflation, de l'équilibre des dépenses gouvernementales et de l'entrée des capitaux étrangers¹⁶³ ».

Les cosmopolites croyaient que seuls les capitaux étrangers pouvaient, sous forme d'investissements, créer de l'épargne et pallier le problème de manque de capitaux internes, typique des pays sous-développés, en raison de l'absorption de la totalité des revenus de la majorité de la population par la consommation. Pour eux, le développement du pays ne pouvait se faire qu'avec des capitaux internationaux. Ainsi, par une interprétation biaisée de la situation économique du pays, ils se refusaient à constater qu'elle était le résultat de la conjugaison entre les bas revenus de la population pauvre et les prix élevés.

Les nationalistes modérés, qui étaient encore en phase de définition de leurs positions en 1950, défendaient l'industrialisation et le développement avant tout car ils savaient que l'État brésilien n'aurait pas l'argent nécessaire pour tout faire et qu'il aurait besoin de l'aide étrangère. Ils défendaient aussi l'idée que le contrôle de certains secteurs importants considérés comme essentiels au développement du pays devait appartenir aux entreprises nationales, voire à l'État.

¹⁶³ FAUSTO, Boris. Op. cit. p. 168.

Les nationalistes radicaux partageaient quelques idées avec les modérés, mais détestaient les capitaux étrangers. Parfois ils donnaient l'impression d'être beaucoup plus préoccupés à dénigrer les politiques économiques du gouvernement et l'image des hommes politiques qui commandaient le pays - considérés de façon quasiment indistincte comme des réactionnaires qu'ils aimeraient bien renverser afin d'établir un nouvel ordre - qu'avec les projets sur le développement et l'industrialisation du pays. Anti-impérialistes avant tout, pour eux le sous-développement brésilien était le résultat d'une :

« alliance naturelle entre investisseurs particuliers et gouvernements capitalistes, à l'intérieur du monde industrialisé. Cette conspiration cherchait à maintenir éternellement le Brésil dans un rôle subordonné, comme exportateur de produits primaires, dont les prix étaient maintenus à des niveaux minimaux, et importateur de biens manufacturés, dont les prix étaient maintenus à des niveaux exorbitants, par des organisations monopolistiques. N'importe quel programme d'industrialisation était, pourtant, voué à l'échec, fondé sur la coopération souhaitée avec les pays développés. Au contraire, les mesures stratégiques visant à accélérer l'industrialisation, telles que l'augmentation maximale de la capacité d'importation d'équipements de base, pouvait compter avec le sabotage délibéré des conspirateurs étrangers. De plus, l'état de sous-développement économique du Brésil était promu par les secteurs internes qui étaient liés au commerce d'exportation et d'importation, aidés et encouragés par les employés brésiliens des entreprises étrangères, dont les investissements étaient, par nature, de spoliation¹⁶⁴».

C'est au sein de cette opposition entre nationalistes et libéraux qu'ont eu lieu les deux discussions les plus importantes des premières années du nouveau gouvernement Vargas, sources des principales vagues de nationalisation : la création de la Petrobras, le monopole du pétrole et la position que le Brésil devrait adopter vis-à-vis de la Guerre de Corée. Deux questions qui intéressaient de près les militaires brésiliens qui, très présents dans la société depuis la proclamation de la République et particulièrement après la Révolution de 1930, espéraient compter dans le débat. A cette époque, la tendance et les divergences idéologiques qui les animaient étaient dévoilées par les débats survenus lors des élections pour le Club Militaire.

En décembre 1950, alors que les esprits libéraux n'avaient pas encore encaissé leur échec à l'élection présidentielle et essayaient de trouver une issue, constitutionnelle ou pas, à ce qu'ils considéraient comme un grave problème, la Revue du Club Militaire publiait un article qui est, on peut le dire, à l'origine des principaux conflits entre les nationalistes et les cosmopolites, ainsi qu'entre les nationalistes modérés et les nationalistes radicaux pendant le gouvernement Vargas. L'article, qui accusait les États-Unis d'être les responsables de la Guerre de Corée et demandait au

¹⁶⁴ SKIDMORE, Thomas. *Brasil : de Getúlio a Castelo*. 5e ed. Traduit de l'anglais par Ismênia Tunes Dantas. Rio de Janeiro : Paz e Terra, 1976. p. 120.

gouvernement de déclarer sa neutralité dans ce conflit, a fait couler beaucoup d'encre, suscitant la haine des militaires anticomunistes et provoquant la suspension de quelques numéros de la revue, outre l'emprisonnement et le transfert de plusieurs militaires nationalistes, considérés comme russophiles.

L'élection pour la présidence du Club Militaire de 1950 fut marquée par une forte polarisation idéologique qui a scindé les militaires en deux groupes. D'un côté, les nationalistes, qui défendaient la légalité démocratique, le monopole du pétrole et le non alignement du Brésil aux côtés des États-Unis, critiqués par leur intervention dans la Guerre de Corée, de l'autre, les militaires libéraux, américanistes et anticomunistes. L'élection fut remportée par Estillac Leal, nationaliste appartenant au premier groupe qui fut nommé, par la suite, ministre de la Guerre. Fortement critiqué après la publication de l'article dans la revue du Club, il fut obligé de se retirer. En 1952, il a tenté de se faire réélire à la présidence du Club, mais il a été largement battu par les conservateurs.

En décembre 1951, lorsque le président envoya au Congrès le projet de création de la Petrobras, cette polarisation s'était étendue à tout le pays. En essayant d'être flexible et de réduire la résistance de l'opposition libérale, le projet, tout en demeurant très nationaliste, n'était pas aussi étatiste que les nationalistes radicaux le souhaitaient. Ces derniers étaient mécontents du fait que le projet autorisait toutes les entreprises établies dans le pays, toutes nationalités confondues, à détenir jusqu'à un dixième des actions de la future entreprise. Le président évitait ainsi l'habitude monopoliste du capital étranger et même du capital national et réservait à l'État le contrôle majoritaire de l'entreprise¹⁶⁵.

Vargas fut violemment critiqué par les militaires nationalistes, par les libéraux, devenus ponctuellement nationalistes afin de profiter de la vague de nationalisme suscitée par le projet, et par les communistes qui le traitèrent d'esclave du capital impérialiste. La campagne du pétrole et de la création de la Petrobras a mobilisé tout le pays et « par son impétuosité et son caractère multi-classiste (...) a démontré que les idéaux nationalistes étaient un outil capable de mobiliser la nation avec une amplitude que des mouvements revendicatifs de classe n'ont jamais réussi à obtenir¹⁶⁶».

Dans un pays entièrement divisé et déchiré par des tensions sociales entre, d'un côté, un groupe qui voulait le développement et l'industrialisation d'un pays bâti sur des bases plus socialement équitables et, de l'autre, un groupe qui se battait pour préserver ses privilèges au détriment des plus démunis, le nationalisme était le seul lien de convergence capable de provoquer un tel engouement de la population. Après presque deux ans d'intenses débats, le président finalement a pu

¹⁶⁵ FAUSTO, Boris. Op. cit. p. 171.

¹⁶⁶ Idem. p. 171.

promulguer, en octobre 1953, la loi créant la Petrobras, assurant à l'État le contrôle monopoliste de toutes les étapes de l'industrie pétrolière, à l'exception de la distribution.

En 1952, cherchant à équilibrer la balance commerciale, Getúlio Vargas avait aussi publié un décret limitant l'envoi à l'étranger des profits des entreprises étrangères à 10 %, décret qui n'a jamais été appliqué et a fonctionné plutôt comme une menace. En 1954, il avait aussi envoyé au Congrès un projet de création de l'Eletrobras, l'entreprise publique d'énergie qui servirait à suppléer le manque d'énergie produite par les entreprises canadiennes et américaines responsables du secteur et dont les services et les prix étaient souvent critiqués. Mais rien ne se compare à l'engouement provoqué par la campagne du pétrole et la création de la Petrobras qui furent, sans aucun doute, les moments les plus marquants de la politique nationaliste brésilienne de l'époque et ont symbolisé une victoire très importante dans la bataille économique contre les États-Unis et contre les libéraux brésiliens qui ont utilisé toutes leurs forces pour contrecarrer le projet. Pas immense vers une politique anti-impérialiste, cette conquête a marqué aussi l'ouverture d'un nationalisme politique qui a servi de modèle à la gauche brésilienne à partir de la mort de Vargas.

Le suicide du président et notamment sa lettre testamentaire¹⁶⁷, un modèle de perfection d'un nationalisme populiste, ont permis la confirmation, la sacralisation et l'union du peuple autour d'un projet de nationalisme qui deviendra de plus en plus radical au fil des années¹⁶⁸, au fur et à mesure qu'augmentera l'influence du PCB sur la gauche brésilienne. L'attitude désespérée d'un président acculé par les scandales de corruption de son gouvernement – dont il n'avait vraisemblablement aucune connaissance –, par l'oscillation systématique de sa politique dans sa tentative de maintien au pouvoir – d'où il a toujours dit qu'il n'en partirait que mort –, en essayant de séduire ses multiples alliés et opposants, ainsi que le constant changement de ses ministres sous la pression des libéraux, a réussi à repousser pendant 10 ans un coup d'État que les militaires préparaient depuis l'arrivée de Vargas au pouvoir. Si le nationalisme était une prérogative des classes aisées et lettrées, avec la mort du président, le peuple a aussi embrassé la cause.

Mais ce nationalisme construit et imposé d'en haut vers le bas, parlant au nom du peuple, a rencontré beaucoup de problèmes et n'a pas obtenu autant de succès que l'on aurait imaginé. L'idéal d'une communauté unie autour d'un même projet n'a pas fonctionné, vu qu'il ignorait la diversité sociale et les conflits de classes. Il y avait aussi le problème relatif au manque de concentration autour d'un leader et d'un parti fort, capable d'imposer les changements souhaités visant une plus grande autonomie de la politique économique et étrangère. Le nationalisme plus radical est toujours

¹⁶⁷ Cette lettre attribuée à Getúlio Vargas ne fait pas l'unanimité, car il existe des divergences entre les historiens sur son véritable auteur.

¹⁶⁸ Nous verrons dans la partie suivante les fondements de ce nouveau nationalisme, déjà esquissé ici, et l'influence qu'il a eu sur les cinémanovistes et la gauche brésilienne en général.

resté en marge du pouvoir et du nationalisme plus populiste, ce qui a rendu impossible la mise en pratique de sa politique, qui n'a jamais dépassé le stade de projet. En plus, leur mépris envers les leaders populistes les a empêchés de former une alliance qui aurait pu être puissante et très importante pour le pays. Quand le nationalisme commençait vraiment à envisager des possibilités très concrètes de passer de la théorie à la pratique, le coup d'État militaire du 1^{er} avril 1964 est venu mettre fin à ce qui s'était mis en place dix ans auparavant. Autant en 1954 qu'en 1964, les nationalistes radicaux n'ont su soutenir les leaders populistes qui se sont battus seuls contre les forces réactionnaires internes alliées aux capitaux internationaux.

Nous sommes d'accord avec Weffort, à qui nous renvoyons pour plus de détails sur les problèmes du nationalisme brésilien, quand il affirme que :

« il n'y a pas le moindre doute que les nationalistes – ainsi que les leaders populistes, chacun à sa façon – aient cherché à défendre les intérêts des masses populaires. Il est même possible d'admettre que les nationalistes auront été, dans la période que nous analysons, leur expression politique la plus élevée. Néanmoins, il n'y a pas de doute que le nationalisme a obscurci gravement le sens de classe de l'émergence politique des masses, la formation du prolétariat au centre du développement capitaliste. Et il a payé pour cela, comme les masses populaires elles-mêmes, avec la débâcle retentissante¹⁶⁹».

Nous avons trouvé pertinent de faire cette longue introduction sur le nationalisme du début des années 1950 au Brésil, car il a eu une énorme influence sur les deux mouvements cinématographiques qui sont analysés dans cette recherche. Le nationalisme plus populiste des *chanchadas* – un nationalisme de valorisation du national, sans opposition à l'étranger pour autant qu'il serve les intérêts nationaux – et celui plus radical des cinémanovistes, d'opposition à l'étranger, notamment à l'impérialisme culturel et politique américain.

2.1.1 – Le nationalisme culturel et la quête d'authenticité

Comme nous venons de le voir, dans les années 1950, le nationalisme économique et politique a quasi entièrement remplacé le nationalisme culturel, présent depuis le Romantisme, le Modernisme et, notamment, depuis la Révolution de 1930 et l'avènement de *Casa-grande e senzala*, le livre de Gilberto Freyre publié en 1933 et qui a été le premier à souligner l'importance de la culture noire, à

¹⁶⁹ WEFFORT, Francisco. Op. cit. p. 40.

la considérer et à la définir comme un paradigme identitaire¹⁷⁰ et qui, comme nous le verrons par la suite, a eu une certaine influence sur la conception de la culture populaire des *chanchadas*.

Il est clair que cette valorisation de la culture afro-brésilienne, érigée en identité nationale, a eu une énorme influence sur la conception du nationalisme culturel brésilien. Un nationalisme culturel qui, dû au fait pionnier de quasi-découverte d'une culture, ne la renfermait pas sur elle-même, comme une chose monolithique et en stagnation. A ce moment-là, la culture choisie par Freyre sert simplement à l'affirmation d'une identité culturelle, d'une authenticité, par opposition à d'autres cultures possibles, non authentiques. Elle est le résultat même d'un processus historique et de l'interaction sociale entre les différents groupes ayant formé le Brésil et ne serait authentique que parce qu'elle est née au Brésil, résultant de son brassage racial et culturel. Le traditionalisme de Freyre, qui transforme la culture populaire en folklore et ne la reconnaît plus comme un fait historiquement conditionné, n'est venu qu'*a posteriori*.

Ce nationalisme culturel, au moins jusqu'au début des années 1960, était fondé sur la notion d'authenticité et ne rejetait pas la culture de l'autre. Un peu comme les nationalistes modérés, ce nationalisme respectait les formes d'expression des cultures allogènes mais lui préférait les cultures endogènes. La culture étrangère était toujours perçue comme un point de référence incontournable qu'on ne pouvait et ne devait pas éviter, mais dont il fallait s'en distinguer dans la quête d'une authenticité et de particularités locales.

Construite et imaginée comme la majorité des concepts, la notion d'authenticité, qui se confond avec celle d'identité nationale, a toujours été diverse et difficile à cerner, car elle était perméable aux subjectivités et aux époques, même si elle passait invariablement par la valorisation d'une spécificité préalablement définie comme étant typiquement nationale et porteuse de valeurs universelles, par opposition à une forme de culture considérée comme inauthentique et, de ce fait, non-nationale. Pour le sociologue américain Immanuel Wallerstein, les nationalistes du monde moderne sont « l'expression ambiguë d'une demande à la fois de participation dans le système, d'assimilation dans l'universel, d'élimination de tout ce qui n'est pas égal et en effet différent, et,

¹⁷⁰ Gilberto Freyre est un auteur autant aimé que détesté au Brésil. Malheureusement, le côté conservateur et traditionaliste de ses livres a pris le dessus sur le rôle de grand studios de la culture brésilienne de la période coloniale qu'il a joué. La vision quasiment néocolonialiste de son *lusotropicalisme*, qui valorise de façon excessive et mélancolique la colonisation portugaise dans les tropiques et lui a permis de raconter l'histoire des Noirs, les esclaves, sous l'optique des maîtres, ainsi que son idée d'une supposée démocratie raciale, entre autres problèmes posés par son livre *Casa-grande e senzala*, ont obscurci le fait qu'il a été le premier à avoir valorisé la culture afro-brésilienne et à l'avoir considérée, de même que les Noirs, comme des symboles de l'identité brésilienne. Quand bien même les critiques qui lui ont été faites sont pertinentes, son apport ne devrait pas, toutefois, être considéré comme anodin et sans importance dans un pays où le problème du racisme n'avait et n'a toujours pas encore été réglé, à une époque où la théorie du blanchissement de la population n'avait pas encore été oubliée et où tout ce qui était positif et intéressant ne pouvait venir que de l'étranger. Nous ne pouvons pas parler de culture populaire dans ces années-là sans parler de l'importance de *Casa-grande e senzala* (*Maîtres et esclaves*).

simultanément, de désengagement du système et d'adhésion au particulier, à la réinvention des différences. En vérité, il s'agit d'un universalisme au travers du particularisme et d'un particularisme au travers de l'universalisme¹⁷¹». Cette définition de l'auteur américain rejoint celle de la philosophe brésilienne Marilena Chaui quand elle affirme que l'utilisation de l'expression « national-populaire » au Brésil, synonyme d'authenticité donc, « indiquait une unité géographique, anthropologique, juridique et politique dotée d'une face externe et d'une face interne, le national étant l'extériorité et le populaire, l'intériorité¹⁷²». Le national, intérieur, s'opposerait à l'europpéen, extérieur, mais s'identifierait à son modèle d'universel dans un processus à la fois d'indifférenciation et d'intégration. En ce sens, les cultures différentes ou les cultures autres, qui serviraient initialement comme paradigme de comparaison pour la différenciation identitaire et « universalisante », ne seraient pas forcément inférieures ou supérieures, mais simplement inauthentiques, non typiques.

2.1.2 - L'indianisme

La quête d'authenticité, d'une identité culturelle au Brésil, depuis le début, a souvent portée sur les plus diverses formes et expressions de la culture populaire brésilienne. Le Romantisme brésilien est le premier à avoir essayé de la définir et de la caractériser, notamment avec le courant indianiste. Tributaire d'une période de nationalismes, il semblait naturel que les écrivains de ce mouvement se tournassent vers la réalité brésilienne, vers ce qu'il y avait de populaire, natif et typique, étant donné que le reste était lié à une métropole dont ils cherchaient à se distinguer et à s'éloigner. Le critique littéraire Pereira da Silva, l'un des fondateurs et principaux critiques du Romantisme brésilien, après avoir affirmé que la France et l'Italie n'avaient réussi à créer une poésie originale fondée sur les choses nationales qu'après avoir abandonné l'imitation des arts étrangers, constatait, un peu amer, que :

« au Brésil, cependant, cette révolution poétique ne s'est malheureusement pas encore fait complètement sentir, nos poètes renient leur patrie, oubliant de *chanter les beautés des palmiers, les délicieux bord de l'Amazone et du Prata, les forêts vierges, les superstitions et pensées de nos compatriotes, leurs us, coutumes et religions*, pour saluer les Dieux du Polythéisme [sic] grec, *s'inspirer d'étranges croyances, auxquelles nous*

¹⁷¹ WALLERSTEIN, Immanuel. *The Politics of the World-Economy : The states, the movements and the civilizations*. Cambridge : Cambridge University Press, 1984. p. 166-167. C'est nous qui traduisons de l'anglais.

¹⁷² CHAUI, Marilena. *Conformismo e resistência. Aspectos da cultura popular no Brasil*. São Paulo : Brasiliense, 1986. p. 105.

ne croyons pas, et ne prêtons aucune importance, et ce faisant agissent comme de simples imitateurs¹⁷³ d'idées et de pensées d'autrui¹⁷⁴».

Nous pouvons noter dans cette plainte, l'envie d'une chose typique et qui fasse sens pour le public brésilien. Ce passage nous montre, très clairement, les principales caractéristiques qui sont devenues les lignes directrices ayant guidé le mouvement dans sa recherche d'une littérature nationale. D'abord, nous pouvons constater que l'authenticité s'opposait à l'idée d'imitation d'une culture ou d'un art exogènes qui devaient être rejetés à tout prix. Cette idée de copie de l'étranger comme synonyme d'inauthenticité et de cosmopolitisme suscitée par le mouvement a marqué les esprits lettrés brésiliens pendant longtemps, jusque dans les années 1960 où elle a refait surface à chaque fois qu'il était question d'originalité artistique et d'identité nationale. L'autre directive importante qui ressort de ce passage, et qui a constitué le thème de base de l'indianisme, est l'incitation à la reconnaissance et à la valorisation d'une partie de la culture populaire de l'époque vue quasiment comme un devoir civique et patriotique. L'autre partie, la culture afro-brésilienne, encore enchaînée et inféodée aux préjugés de l'époque, a dû attendre la plume de Gilberto Freyre pour se libérer des amarres qui l'attachaient aux maisons des esclaves, gagner les traits d'une identité nationale et, finalement, gagner droit de cité.

Outre leur position idéologique concernant le régime esclavagiste - plusieurs d'entre eux étaient propriétaires d'esclaves -, les romantiques ont justifié le choix de l'indianisme¹⁷⁵ par le fait qu'il s'agissait d'une culture et d'un peuple entièrement nés au Brésil, même si au milieu du XIX^e siècle une immense majorité des aborigènes brésiliens se trouvait déjà assimilée par la culture européenne. Au départ, donc, c'est l'aspect nativiste qui a déterminé le choix du populaire. Comme dans le cas du Romantisme européen, il a fallu, pour trouver cette originalité typique, reculer dans le temps. Si en Allemagne on va jusqu'à l'Antiquité, au Brésil et en Amérique latine de manière générale, on revenait au passé pré-colonial pour mieux mythifier le passé historique, la nature et les aborigènes, le « bon sauvage », qui devenait le peuple « mythique et héroïque fondateur de la race brésilienne¹⁷⁶». Un retour vers un passé non colonial, qui pouvait être interprété comme une condamnation du présent et tout ce qu'il symbolisait à mesure que le mouvement plongeait dans le passé pour trouver ce qu'il ne trouvait pas dans le présent, mais aussi comme une négation du

¹⁷³ C'est nous qui soulignons.

¹⁷⁴ SILVA, João Manuel Pereira da. *Estudos sobre a literatura*. N 2, p. 214. Apud : CANDIDO, Antonio. *Formação da literatura brasileira (momentos decisivos 1836-1880)*. Vol. 2. 3e ed. São Paulo : Livraria Martins Editora, 1969. p. 332-333.

¹⁷⁵ Les principaux auteurs de l'indianisme furent Gonçalves Dias (1823-1864), dans la poésie, et José de Alencar (1830-1877), dans la fiction. Ils furent précédés par deux auteurs du mouvement littéraire antérieur, l'Arcadismo : José de Santa Rita Durão (1722-1784) et Basílio da Gama (1741-1795).

¹⁷⁶ CANDIDO, Antonio. *Formação da literatura brasileira (momentos decisivos 1836-1880)*. Op. cit. p. 56.

présent (dans le sens de la dissimulation de la réalité) à mesure que le mouvement passait sous silence les contradictions internes de la société de l'époque, tel que l'esclavage et l'état de total délabrement dans lequel se trouvait l'indien brésilien, si les auteurs n'avaient pas été aussi conformistes qu'ils le paraissaient, si leur position n'avait pas été aussi idéologique. Cette idée d'une culture nationale sans le Noir créait un paradoxe qui s'accentuait avec la transformation de l'indien brésilien en une sorte de chevalier européen.

Donc, en l'absence de tout réalisme et de toute conscience critique, cette quête d'authenticité des romantiques ne s'est pas réalisée sans poser quelques problèmes. Au mépris de l'importance que le mouvement a eue dans la quête d'une identité culturelle nationale, en choisissant l'élément indigène comme symbole de l'authenticité brésilienne, au détriment total de l'élément noir, « l'indianisme mettait en évidence sa valeur idéale – exprimée à travers les déformations d'un subjectivisme romantique – en opposition à la pauvre et prosaïque réalité de l'époque ; mais, en même temps, il accomplissait une fonction sociale foncièrement évasive, en laissant dans l'ombre les contradictions sociales concrètes du Brésil de l'époque¹⁷⁷ ». En agissant d'une telle façon, ils se mettaient au diapason de la mentalité prédominante durant cette période très marquée par les théories racistes européennes qui considéraient le Noir comme un être inférieur et qui, pour cette raison, trouverait beaucoup de difficultés à être mythifié.

En raison de l'influence non négligeable de la culture européenne¹⁷⁸ sur les romantiques brésiliens - à tel point que certains critiques leur nient l'épithète de nationaux -, nous pouvons constater que leur choix ne s'est pas fait par opposition à une culture exogène, mais a été l'objet d'une quête d'authenticité, d'une envie de nationalité, qui passait par un primitif typique et s'opposait moins à la culture portugaise et européenne qu'à l'élément portugais - très renié parce que colonial et non-national - et son influence. Une influence dont les écrivains cherchaient à se différencier et à se débarrasser dans leur envie d'émancipation vis-à-vis de la métropole.

En réalité, dans cette envie d'universalisation, on s'inspirait d'une forme reconnue et consacrée, même si elle était exogène, pour mieux représenter un contenu, une matérialité typiquement nationale. La forme pouvait être universelle, mais le contenu ne pouvait être autre que national, local. Dans une patrie récemment proclamée, il y avait une énorme demande de brésilité que la littérature a très bien su combler. Rappelons que le mouvement apparaît au début des années 1830,

¹⁷⁷ COUTINHO, Carlos Nelson. *Cultura e sociedade no Brasil : ensaios sobre idéias e formas*. Rio de Janeiro : DP&A Editora, 2005. p. 105.

¹⁷⁸ Cette antipathie de certains critiques envers le mouvement est due au fait qu'il a été fondé à Paris en 1833 par un groupe de jeunes étudiants brésiliens et a été très influencé par les romantiques français. C'est à Paris aussi qu'ils ont publié, en 1836, la revue *Niterói* - terme d'origine aborigène -, une revue brésilienne de sciences, lettres et arts, dont le slogan des deux premiers numéros était « Tout par le Brésil et pour le Brésil ». C'est dans cette publication que les jeunes intellectuels ont publié les premières prémisses du futur Romantisme brésilien, ainsi que les premières théories sur un possible nationalisme littéraire.

après l'indépendance brésilienne survenue en 1822 qui a exercé une grande influence sur leur conception d'une littérature nationale et patriotique¹⁷⁹. Une nation nouvelle et indépendante devait avoir une littérature nouvelle et authentique.

Même si cette conception d'une authenticité bâtie sur la valorisation idéale de l'élément primitif et sur les aspects plus pittoresques du paysage brésilien de l'indianisme au prix d'une totale ignorance des problèmes des Noirs semblait absurde et problématique, elle a eu, au moins, le mérite de valoriser une culture jusqu'alors perçue négativement et d'affirmer une identité nationale à partir d'un composant local et natif qui a eu une « grande importance dans la formation d'une littérature brésilienne autonome¹⁸⁰ » et dans la recherche et l'affirmation d'une thématique nationale et populaire qui a sonné quasiment comme une déclaration rebelle d'indépendance contre la culture européenne. Des qualités qui ne furent pas souvent saluées par la critique.

Certaines de ces critiques apparaissaient là où on les attendait le moins et parfois n'étaient pas dépourvues de mépris envers ce peuple que l'indianisme a désigné comme national et modèle pour une littérature brésilienne, ainsi que d'un certain ethnocentrisme qui ne voyait pas d'un bon œil la valorisation d'une culture native et populaire, considérée comme pauvre et sous-développée, au détriment de la culture métropolitaine dite d'élite. Silvio Romero - peut-être le critique le plus brillant de sa génération, pour qui l'Indien n'avait ni sentiment patriotique ni l'étoffe du héros décrits par l'indianisme - a écrit que l'ainsi nommée :

« poésie purement indienne est une poésie bi-forme, qui n'est ni brésilienne, ni indigène. La race sauvage, avec tous les enchantements et hallucinations de l'homme enfant, vierge et agréablement espiègle, avec tous les effluves apparents d'une immense poésie, est aujourd'hui une image muette devant disparaître du centre de notre vie, dans l'agitation de notre civilisation. Elle n'a pas voulu ou n'a pas pu sentir les agitations d'un autre vivre, écouter les bruits d'autres formes de désirs, de libertés, de croyances, de luttes, que la foule, parfois tyrannique, des conquérants, a voulu lui faire entendre. La race sauvage est morte ; nous n'avons plus rien à craindre ou à attendre d'elle. Le colon européen n'a pas eu à livrer de grandes batailles face à un ennemi tenace : il a dû assister au défilé triste et émouvant de la masse sauvagement bonne et sympathique des adorateurs de Tupã^{181 182} ».

Il faut dire que ces critiques étaient très influencées par la supposée infériorité raciale qui caractérisait les théories évolutionnistes et scientifiques alors en vogue. Au lieu de s'attaquer aux

¹⁷⁹ CANDIDO, Antonio. *Formação da literatura brasileira (momentos decisivos 1836-1880)*. Vol. 2. 3e ed. São Paulo : Martins, 1969. p. 11.

¹⁸⁰ GULLAR, Ferreira. *Cultura posta em questão, Vanguarda e subdesenvolvimento : ensaios sobre arte*. Rio de Janeiro : José Olympio, 2002. p. 186.

¹⁸¹ Dieu de la mythologie indienne associé au tonnerre

¹⁸² ROMERO, *Silvio. Historia da literatura brasileira*. BARRETO, Luiz Antonio (org). Rio de Janeiro : Imago ; Aracaju : Universidade Federal de Sergipe, 2001. Tomo 2. p. 745

contradictions ou aux problèmes esthétiques posés par les œuvres indianistes, ils ont préféré nier la qualité d'une littérature qui faisait l'apologie d'une race considérée comme inférieure. Pour Romero, qui niait le potentiel et l'authenticité des lettres nationales compte tenu de l'existence de ces races dites inférieures, le Brésilien n'a pas vraiment réussi à se distinguer du type portugais et, en ce sens :

« L'Indien, *type presque perdu*¹⁸³, qui est de plus en plus en train de s'effacer, n'a que très peu contribué dans ce sens. L'Africain, rebelle *aux progrès intellectuels, a altéré, sans avantage, notre physionomie prétérite*. De l'association, donc, entre vieille population latine, *bêtement retardée, bêtement inféconde, et sauvages africains, stupidement indolents, stupidement taillés pour être esclaves*, est apparu, dans la partie maximale, ce peuple, qui se dit, qui se suppose grand, parce qu'il possède, entre autres merveilles, 'le plus beau pays au monde'. Il est nécessaire de chercher dans l'histoire les conditions de sa culture, de sa civilisation¹⁸⁴» (C'est nous qui soulignons).

Eugéniste, Romero croyait que la solution pour l'avenir du Brésil résidait dans le métissage qui éliminerait les races les plus faibles – la jaune et la noire. De ce fait, pour lui, l'authenticité nationale ne passait pas par les Indiens, mais par les métis, une « sous-race » – mais un passage obligé sur le chemin rédempteur du blanchissement - à laquelle appartiendraient tous les « véritables » Brésiliens, au moins dans les idées, si ce n'est dans le sang. Pour lui, l'indianisme fut « utile comme un tonique, une secousse nécessaire imposée aux nerfs de nos bourgeois afin de les détourner des manies d'imitations européennes, mais il ne pouvait être exclusif ».

2.1.3 - Le modernisme

Avec le Modernisme, mouvement qui donne suite à cette quête, la situation ne change pas beaucoup. Au départ, les préoccupations étaient plutôt d'ordre esthétique et ne s'éloignaient pas beaucoup des canons européens. On y parle d'une culture populaire sans qu'elle soit encore bien définie. Ce n'est qu'un peu plus tard que l'élément primitif et nationaliste est apparu et a fini par s'imposer. D'abord, « il était nécessaire d'élever davantage le sentiment de nationalité artistique et littéraire en *ricanant moins*¹⁸⁵ de ce qui était national, natif et nôtre¹⁸⁶». Moderne ici est synonyme

¹⁸³ C'est nous qui soulignons.

¹⁸⁴ ROMERO, Silvio. *O Caráter nacional e as origens do povo brasileiro*. Apud : LEITE, Dante Moreira. *O Caráter nacional brasileiro : historia de uma ideologia*. 6e ed rev. São Paulo : UNESP, 2002. p. 243.

¹⁸⁵ C'est nous qui soulignons.

¹⁸⁶ Corrêa, Raimundo cité par BRITO, Mário da Silva. *Historia do Modernismo brasileiro : antecedentes da Semana de Arte Moderna*. Rio de Janeiro : Civilização Brasileira, 1971. p. 22.

d'Europe et le national n'était pas encore un motif de fierté, comme le texte le laisse deviner. Encore une fois, il n'y a pas vraiment d'opposition à une culture allogène, mais plutôt un souci de différenciation car, paradoxalement, « pour combattre le code littéraire dominant importé d'Europe, les modernistes ont cherché dans l'Europe les techniques littéraires nouvelles et modernes ¹⁸⁷ ».

De ce regard contemplatif vers une culture étrangère, les intellectuels ont commencé à prendre conscience de la valeur des biens culturels nationaux et se sont doucement tournés vers une proposition de culture entièrement et typiquement brésilienne, fondée sur des valeurs sociales et culturelles quelles qu'elles fussent. Ce moment survenu, tout ce qui était auparavant accusé de brésilien, et comme tel refusé ou considéré comme digne de honte, a été fièrement mis en valeur comme exemple d'une brésilité à découvrir. L'intellectuel s'est tourné vers la culture populaire rehaussée à la position de typique et nationale. Ce fut un moment de redécouverte du Brésil.

Cette notion d'un nationalisme artistique et culturel au Brésil est, sans aucun doute, né avec le mouvement moderniste. Plus précisément à partir de 1924 avec la publication du manifeste *Poesia Pau-Brasil*, d'Oswald de Andrade qui a esquissé, finalement, un principe de définition de ce nationalisme artistique - qui devrait être bâti sur les arts populaires - et a indiqué quelques directions esthétiques à suivre dans ce but. Le manifeste, qui a été écrit avec un dessein de provocation et de parodie, prônait une absorption critique de la modernité européenne, faisait l'apologie de la culture populaire, d'un langage simple privé de tout pédantisme et académisme et défendait l'association entre le moderne et l'archaïque qui a eu, comme nous allons le voir dans la troisième partie, une énorme influence sur les *tropicalistes*.

Dans un style quasiment cinématographique - comme s'il s'agissait de plans rapides - qui séduisait l'auteur, le texte est écrit avec des phrases courtes, libres, mais concises et objectives. Selon Alfredo Bosi, le texte, qui n'échapperait pas à certains stéréotypes liés au caractère national typiques des colonisateurs du XVI^e siècle et des théories colonialistes du XIX^e siècle, est fondé sur une envie de « transposer, dans un style de synthèse violente, non seulement l'espace moderne de la nation (...), mais aussi sa vie précoloniale et coloniale. Il en résulte une jonction entre modernisme et primitivisme qui, en dernière analyse, définit la vision du monde et la poétique d'Oswald¹⁸⁸ ».

Le *Manifeste Anthropophage*, apparu en 1928, du même Oswald de Andrade, est encore plus radical en termes de nationalisme artistique dans sa défense d'une anthropophagie culturelle qui synthétiserait les contradictions entre les cultures populaire et érudite. L'auteur y défend « une attitude brésilienne d'absorption rituelle des valeurs européennes, afin de dépasser la civilisation

¹⁸⁷ JOHNSON, Randal. *Macunaíma : do modernismo na literatura ao cinema novo*. Tradução de Aparecida de Godoy. São Paulo : T.A Queiroz, 1982. p. 48-49.

¹⁸⁸ BOSI, Alfredo. *Historia concisa da literatura brasileira*. 44^e ed. São Paulo, Cultrix, 2006. p. 359.

patriarcale et capitaliste, avec ses normes rigides sur le plan social et ses refoulements imposés, sur le plan psychologique¹⁸⁹». Le manifeste fut très important car il a réussi, même partiellement, à détruire le mythe hiérarchique qui déterminait la prééminence de la culture dite originale sur celle considérée comme une copie, ce qui, en termes culturels, garantissait – en raison de leur antériorité – l'éternelle suprématie des pays centraux sur les pays périphériques. En vérité, sans vouloir changer ou nier l'hégémonie culturelle des pays développés sur les périphériques, « Oswald proposait une posture culturelle irrévérencieuse et sans sentiment d'infériorité, métaphorisée dans la déglutition d'autrui : copie oui, mais régénératrice¹⁹⁰».

A partir de ce moment, le mouvement devint moins esthétique et donna la primauté au concept de brésilité, l'expression d'un nationalisme culturel non xénophobe dont la principale intention était de préserver l'authenticité en protégeant ainsi la culture typiquement brésilienne afin qu'elle ne soit pas absorbée par les cultures étrangères. Les modernistes se sont appuyés initialement sur la culture européenne pour mieux réaliser l'anthropophagie, sorte de synthèse entre les cultures des trois peuples formateurs du Brésil, qui aurait permis l'élaboration de la culture typiquement brésilienne. Leur processus de réflexion, « comme dans un grand éventail de renouvellement critique, d'abord s'ouvre au souffle nouveau de la brise universelle, pour ensuite se fermer sur sa propre perplexité et la repenser non plus en terme de langage, mais surtout de réalité¹⁹¹».

Dans ce cannibalisme culturel, qui a marqué et influencé la plupart des avant-gardes artistiques en Europe, on prônait la dévoration de la culture de l'autre, celle considérée comme supérieure ou mieux développée, pour en retirer, pour en régurgiter, selon le principe des anthropophages, ce qu'elle aurait de mieux afin de permettre la création de sa propre culture. L'identité culturelle nationale serait le résultat de ce processus symbiotique, où l'acte de régurgiter compte davantage que celui d'ingérer.

Mais si la notion d'authenticité/identité a été bien précisée, celle de culture populaire est toujours demeurée vague, imprécise, voire contradictoire. Cette imprécision conceptuelle proviendrait peut-être du fait que le Modernisme brésilien a rapproché l'intellectuel de l'univers de la culture populaire, mais pas forcément du pauvre, des classes subalternes, puisque la grande majorité de ses membres avait une posture plutôt aristocratique. Selon Salvyano Cavalcanti de Paiva, « les modernistes, dans une attitude contemplative de nouveaux riches, proclamèrent la nouvelle fierté

¹⁸⁹ CANDIDO, Antonio e ADERLDO, José Castello. *Presença da literatura brasileira : modernismo, historia e antologia*. Rio de Janeiro : Bertrand Brasil, 1996. p. 19.

¹⁹⁰ SCHWARZ, Roberto. « Nacional por subtração ». In : *Que horas são ? : ensaios*. São Paulo : Companhia das letras, 1987. p. 38.

¹⁹¹ ÁVILA, Affonso. « Do Barroco ao Modernismo : o desenvolvimento cíclico do projeto literário brasileiro ». In. *O Modernismo*. ÁVILA, Affonso (org). São Paulo : Perspectiva, 1975. p. 34.

tropicale, avec une charge de valeurs hétérogènes mais qui répondait à la soif d'authenticité du Brésilien moyen épuisé de la culture colonialiste...¹⁹²».

Le mouvement, qui n'a pas réussi à constituer un groupe de création avec un discours esthétique organique du point de vue culturel, fut très critiqué à son début par la gauche brésilienne, et même par quelques-uns de ses propres membres, en raison de son manque d'engagement. Mário de Andrade affirme qu'ils étaient si inconscients que « même le nationalisme que nous pratiquions avec un peu plus de largeur que les régionalistes, nos prédécesseurs, n'a pas réussi à définir en nous quelque conscience de la condition intellectuelle, de ses devoirs envers l'art et l'humanité, de ses relations avec la société et l'État¹⁹³».

Après le manifeste *Pau-Brasil*, ce manque de convergence, qui était aussi la source de sa richesse initiale, s'est fait plus clair dans la scission du mouvement en deux groupes de tendances idéologiques totalement antinomiques. D'un côté, le groupe plus à gauche, nationaliste d'influence européenne, notamment française, placé sous la direction d'Oswald de Andrade. De l'autre, le « Mouvement Verde-Amarelo » (Vert-Jaune), formé par Cassiano Ricardo, Menotti Del Picchia et Plínio Salgado, entre autres, qui critiquait le nationalisme considéré comme excessivement français de l'autre groupe et défendait un nationalisme de valorisation de l'élément primitif brésilien. De forte coloration fasciste, ce dernier mouvement est à l'origine de l'AIB (*Aliança Integralista Brasileira*¹⁹⁴).

Le Modernisme brésilien peut être divisé en trois phases. La première, de 1917 à 1922, plus rebelle, fut celle de la destruction des modèles du passé. La deuxième, de 1923 à 1930, est la phase d'expérimentation des propositions et de la construction d'une nouvelle esthétique. La dernière, de 1931 à 1945, fut celle de la maturation et de la stabilisation. À ces trois phases viendraient s'ajouter, selon Mário de Andrade, les trois choses les plus importantes que le groupe aurait réalisées : « le droit permanent à la recherche esthétique, l'actualisation de l'intelligence artistique brésilienne ; et la stabilisation d'une conscience créatrice nationale¹⁹⁵». C'est en raison des deux premiers éléments qu'on a l'habitude d'associer le mouvement au cinéma novo.

¹⁹² PAIVA, Salvyano Cavalcanti de. « Chanchada : alegria e dois mitos ». Rio de Janeiro : *O Globo*, 5 de agosto de 1973. p.7.

¹⁹³ ANDRADE, Mário. *Aspectos da literatura brasileira*. São Paulo : Martins, 1974. p. 186.

¹⁹⁴ Le parti politique brésilien d'origine fasciste, ainsi qu'il est expliqué dans la première partie de ce chapitre.

¹⁹⁵ ANDRADE, Mário. Op. cit. p. 242.